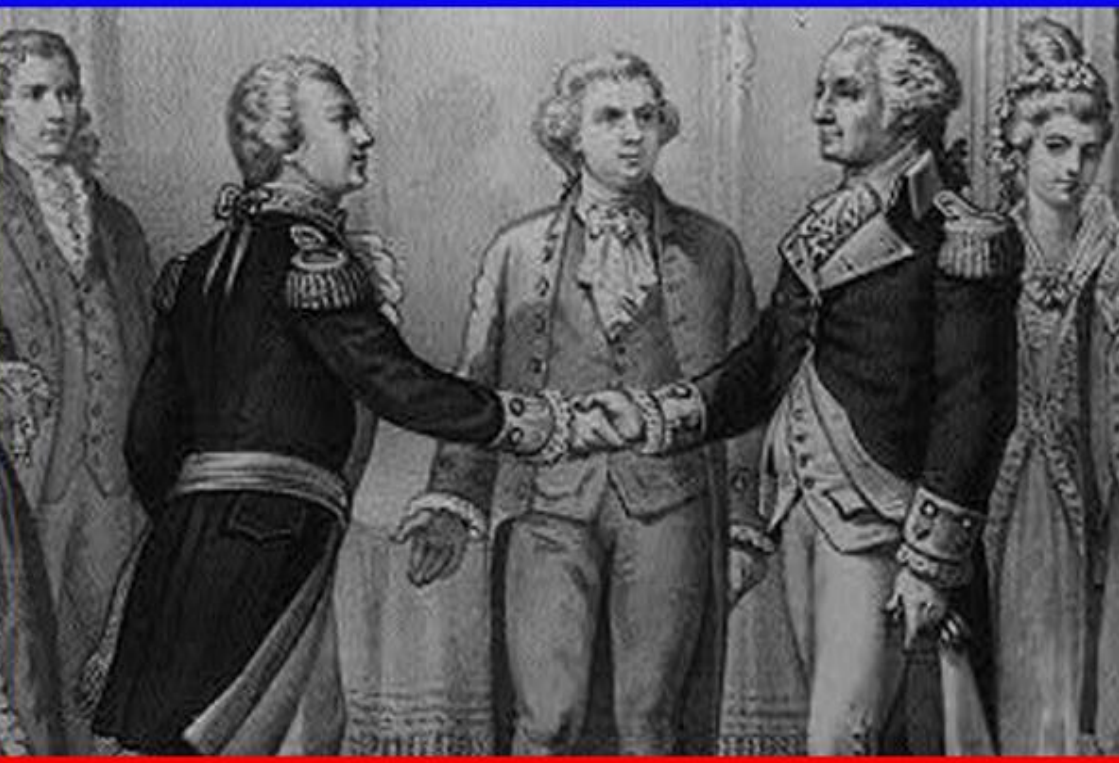
Daniel Binaud

L'épopée américaine de La Fayette



Washington, me voici !

UPblisher

EXTRAIT

L'épopée américaine de La Fayette

« Washington me voici »

Daniel Binaud

UPblisher.com

À tous ceux qui connaissent le prix de la liberté et à ceux qui la confondent avec la licence.

AVANT-PROPOS

1777 - 1778 : deux années cruciales dans le destin d'un jeune homme de vingt ans dont le nom est connu de tous les Français : La Fayette.
Du fait de la longueur de sa vie et de sa participation à des évènements importants, on a beaucoup simplifié et synthétisé son entrée dans l'Histoire, au point que bien des détails ont été négligés ou déformés.
On a répété à l'envi qu'il avait acheté un navire pour partir en Amérique alors qu'il s'est fait rouler par des gens indélicats dans une transaction qui fut tout sauf une vente.
En très peu de temps il sut transformer un grade de major-général purement théorique en une autorité basée sur son sens tactique et son courage. Il y gagna l'estime de Washington, doublée d'une amitié que confirment les nombreuses lettres qu'ils échangèrent.
Appâté par la perspective d'une reconquête du Canada, il renonça à l'expédition lorsqu'il découvrit que les moyens promis n'existaient pas et qu'il n'avait été choisi que comme instrument d'un complot contre Washington, qui s'appellera la cabale Conway.
La première intervention de la France, après la signature du traité d'alliance avec les États-Unis, tourna court du fait d'une accumulation de contretemps et de difficultés qui amenèrent La Fayette à jouer un rôle pénible de médiateur et de conciliateur. Les correspondances montrent que l'amiral d'Estaing ne fut, en aucune manière, responsable de l'échec qu'on a voulu lui imputer.
La Fayette, vaincu par l'épuisement du fait de ses intenses activités, faillit ne pas revoir la France. Son départ en « permission » lui valut les témoignages renouvelés d'estime et

de reconnaissance de son ami Washington et du Congrès américain.
On comprend mal pourquoi il a été parfois traité comme un adolescent hésitant, maladroit, prétentieux, alors que, malgré son âge et ses origines, il démontra à quel point il fut différent de cette image négative.
En réalité, il a su faire face à un monde inconnu, à des évènements et des hommes que rien ne l'avait préparé à affronter. C'est ce que démontre, en tout cas, la nombreuse correspondance sur laquelle on doit s'appuyer pour comprendre son extraordinaire personnalité de conquérant de la liberté.

CAP SUR L'AMÉRIQUE

La corvette évita sur son ancre bâbord. Le lieutenant, debout près du bossoir, lança un ordre dès que le beaupré, après avoir balayé l'espace, eût pointé en direction du goulet. Les hommes qui attendaient, arc-boutés sur les barres du cabestan, commencèrent leur ronde tandis que l'ancre, lentement, remontait du fond de la rade.
Au coup de sifflet du quartier-maître, un autre groupe de matelots hâla sur la drisse de grand foc tandis que les gabiers larguaient le grand hunier.
Aussitôt la brise de noroît accrocha la toile tandis que le courant descendant entrainait le navire loin de la bourgade de Pasajes. Le capitaine le Boursier, debout sur la dunette, suivait attentivement la manœuvre sans dire un mot, sûr de ses officiers et de leurs compétences. Il avait choisi pour lever l'ancre l'heure qui suivait la renverse de la marée. Un léger courant se créait alors vers la sortie de la rade, qu'une brise tempérée complétait juste assez pour permettre au navire de partir par ses propres moyens. Il avait préféré cela à l'assistance des marins basques qui, à force de rames, l'aurait remorqué jusqu'à la mer. Il tenait à se prouver à lui-même, comme à ceux qui l'entouraient que son sens nautique et la maîtrise de son navire pouvaient le dispenser d'une aide étrangère. Des pêcheurs, affairés sur leurs yoles, levèrent la tête un instant pour regarder passer le voilier français. Quelques-uns agitèrent leurs bonnets en signe de «buen viaje», auquel répondirent certains des passagers appuyés contre le bastingage. Ceux-ci étaient une bonne vingtaine, aisément reconnaissables à leurs habits et tricornes mais également à leur attitude de témoins étrangers aux manœuvres à bord du navire. Lorsque ce dernier approcha de la sortie du goulet, le capitaine fit un signe, repris d'un coup de gueule par le maître d'équipage, et en un instant

les trois mâts se couvrirent de toile. Aussitôt la corvette réagit en s'inclinant comme pour mieux s'offrir au souffle marin. Elle épaula la lame avec aisance et s'élança vers la haute mer.
Les deux mains appuyées sur le bastingage, un des passagers regardait s'éloigner la côte. Assez grand, mince, il était vêtu d'un manteau gris et coiffé d'un tricorne de même teinte. Les bas blancs, bien tirés dans des chaussures à boucles d'argent, il dénotait par la qualité et l'état de sa tenue un homme d'un certain rang. Il se tenait un peu à l'écart des autres dont l'intérêt était capté par les manœuvres du navire et par les perspectives pleines d'inconnu qui s'ouvraient devant eux. Une certaine mélancolie flottait dans son regard, alors que la côte basque, peu à peu, s'estompait en une ligne brune où les détails de l'habitat humain avaient disparu depuis déjà un moment. Un homme, nettement plus âgé que lui, vint s'accouder à son coté. D'une voix marquée par un accent tudesque il s'exprima en regardant la mer
— Alors, Gilbert, nous sommes enfin en route. Quand reverrons-nous ces côtes, mon ami ?
Son compagnon esquissa un sourire aimable mais exempt de gaieté.
— Mon cher Johann, l'heure, sans doute n'est plus aux questions. La porte du destin s'ouvre devant nous. Puissions-nous l'affronter avec détermination même s'il n'est pas toujours conforme à nos vœux.
Sans répondre, l'homme posa sa main sur son épaule afin de lui faire sentir à quel point il comprenait l'inquiétude qui pouvait habiter un garçon de vingt ans à peine, sans lequel aucun des passagers n'aurait été présent ce jour-là à bord de la corvette la *Victoire*, de Bordeaux, en route pour les Amériques.
Les mouettes l'accompagnaient, planant autour de sa mâture en se jouant du vent pour évoluer sans effort, l'œil toujours aux aguets. Avant peu, sourdes à l'appel du large, elles laisseraient le navire poursuivre sa route dans l'immensité liquide.

Un matelot s'approcha, son bonnet à la main.

« Monsieur le marquis, le capitaine vous prie à souper. Si vous voulez bien me suivre. Vous aussi, Monsieur, ajouta-t-il en se tournant vers l'homme à l'accent tudesque. »

Le marquis et son ami, Johann Kalb, qui se faisait appeler baron de Kalb, se dirigèrent vers le carré pour leur premier repas à bord. Avant de pénétrer dans la chambre où ils allaient devoir se serrer afin de partager la table du capitaine, Gilbert de La Fayette se retourna. Le navire venait de changer de cap et désormais courait largue vers le cap Ortegal, ces rochers de la fin des terres à la pointe de l'Espagne. À l'ouest, sous la nappe de nuages gris qui masquait le ciel, le soleil, dans un dernier clin d'œil, teintait la mer d'or et de pourpre. Le jeune marquis se demanda ce qui l'attendait, au loin, sur l'autre bord de l'océan. Il soupira puis franchit le seuil du carré.

Dès le premier soir, le principal problème posé au capitaine le Boursier fut le logement de tous ses passagers. Avec La Fayette ils n'étaient pas moins de vingt-deux sur la *Victoire*, simple corvette de commerce dont les logements situés à l'arrière, tout juste suffisants pour les officiers du bord, ne pouvaient accueillir qui que ce fut en surnombre. À la demande du capitaine, le deuxième lieutenant ne fit pas d'objection à céder sa modeste couchette au marquis qui cumulait son titre avec celui de responsable de ce qui, beaucoup plus qu'un voyage, était en réalité une véritable expédition.

Compliquant le logement de tant de personnes, les marchandises embarquées à Bordeaux occupaient une grande partie de la cale. Par-dessus le marché, six des compagnons de La Fayette étaient nobles et, le moins qu'on puisse dire, peu accoutumés à des conditions de voyage exemptes de tout confort.

Prévenus dès leur arrivée à bord, le 24 mars, ces hommes, très différents les uns des autres, avaient découvert la rusticité des équipements dont ils devraient s'accommoder pendant environ deux mois. Si la partie arrière de la cale leur était réservée, elle constituait un univers clos où flottait une senteur complexe de bois de chêne, de goudron et de chanvre, enrichie des relents de la cambuse, des denrées faisant partie du chargement et des provisions de bord. Le manque d'aération rendait l'atmosphère spécialement étouffante, ce que venaient aggraver les odeurs sui generis de tous ces messieurs qui, nobles ou pas, contribuaient à l'enrichissement olfactif des lieux. D'une moyenne d'âge de 21 ans, ils se résignèrent à l'usage des hamacs qui étaient accrochés chaque soir aux barrots[1].

Kalb, le plus âgé de tous puisque quinquagénaire, était un militaire de longue date. Il se garda bien de rechigner, ne fut-ce que pour donner l'exemple à ces messieurs de la noblesse ignorant tout de la rudesse de la vie en campagne. Et puis, contraints de partager leur « auberge » flottante avec les roturiers de l'expédition ainsi qu'avec quelques domestiques dont ceux de La Fayette, ils durent prendre sur eux pour ne pas faire les difficiles. C'était ça ou rester à terre. N'embarquaient-ils pas avec le but précis de se rendre en Amérique ? « À la guerre comme à la guerre », auraient-ils pu déclarer avec fatalisme, à condition, bien sûr d'en avoir jamais fait l'expérience.

Le plus capable de s'adapter était curieusement La Fayette dont la jeunesse avait été une extraordinaire école de formation et serait, sous peu, un atout précieux dans ses péripéties américaines.

Chaque matin, des matelots apportaient dans la cale des seaux d'eau pour la toilette de ces messieurs. Le capitaine, qui n'admettait qu'à contrecœur la présence inhabituelle de tant de passagers, les avait prévenus sans ménagements avant l'appareillage de Bordeaux :

— Mon navire n'est pas fait pour accommoder autant de monde. Je suis donc contraint de vous affecter la partie arrière de la cale

où vous coucherez dans des hamacs comme les officiers mariniers et l'équipage. Deux bailles seront remplies chaque matin pour vos ablutions. Vous voudrez bien vous grouper en plats [2]. Je ne pourrai, faute de place, vous recevoir que rarement à ma table. Quand le temps le permettra vous pourrez, si vous le souhaitez, vous tenir sur le pont mais dans tous les cas je vous saurai gré de faire en sorte de ne pas gêner les manœuvres et de vous adresser directement à moi si vous avez quelque demande à formuler. J'espère que le voyage se passera bien… Ah ! J'allais oublier. Vous pouvez priser ou chiquer mais vous voudrez bien vous abstenir de fumer dans la cale. Mes officiers ont l'ordre de faire respecter strictement cette consigne car il s'agit de la sécurité du navire. »

C'était tout sauf cordial. Il se pliait aux contraintes particulières que les armateurs, messieurs Reculès de Basmarein et Raimbaux lui avaient imposées. Si les passagers avaient tous satisfait aux formalités d'embarquement auprès de l'Amirauté de Guyenne, il avait, pour sa part, rempli la soumission règlementaire par laquelle il s'engageait à payer tous les droits sur les marchandises qu'il ramènerait des isles d'Amérique. Il était tenu, en outre, par l'ordonnance royale du 20 octobre 1703, de prendre six engagés qu'il débarquerait à Saint-Domingue contre décharge. Les malheureux qu'on expédiait ainsi aux Antilles pour en développer le peuplement avaient droit au voyage gratuit mais devaient, à l'arrivée, se soumettre à l'autorité d'un patron auquel ils devaient cinq ans de travail contre du sucre une fois leur temps terminé. C'était, ni plus ni moins, une forme d'esclavage. Or, le capitaine le Boursier avait marqué sa réprobation lorsqu'il avait appris que ces hommes soit disant « engagés » étaient en fait tout autre chose. Il s'agissait en réalité des domestiques de Messieurs La Fayette, Kalb et Dubois Martin. Ils ne pourraient donc être remis aux autorités à Saint-Domingue contre reçu puisque leur destin était lié à celui de leurs maîtres. C'était, en conséquence, pour le Boursier, la perspective d'ennuis et d'amende au retour à Bordeaux. M. Reculès de Basmarein avait donné toutes

garanties et apaisements au scrupuleux capitaine qui, heureusement, ne savait pas ce qui l'attendait encore. Il avait levé l'ancre, persuadé qu'il se rendait à Saint-Domingue, alors que sa destination réelle était tout autre. L'eût-il su qu'il aurait probablement refusé de prendre la mer.

Les péripéties du départ sont bien peu de choses comparées aux épreuves que va affronter le jeune marquis… Convaincre Washington ne sera pas le moindre de ses morceaux de bravoure !

Pour lire la suite de ce récit exaltant, revenez vite sur la fiche de l'œuvre, ajoutez-la à votre panier et achetez cet ebook.

Gilbert de La Fayette

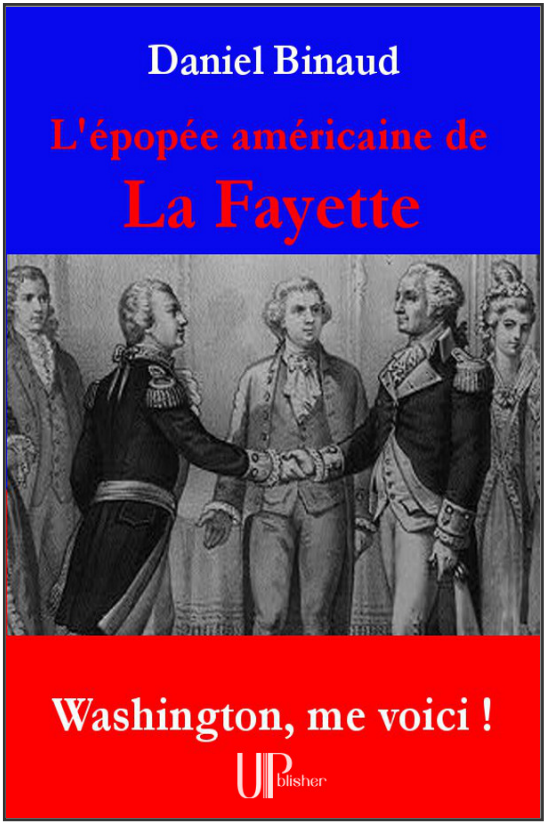
Les compagnons de « voyage » de La Fayette sur la *Victoire*.

Le « baron » Johan (de) Kalb (Allemand)
Le vicomte de Mauroy
Charles Antoine de Valfort, de Thionville
Guillaume de Lesser, d'Angoulême
Jean-Pierre Rousseau, de Falyols de Ruffec
Jacques Franval, de La Réole
Le chevalier Du Buysson
François Auguste Dubois-Martin, de Barbizieux
Louis de Gimat, d'Agen
Louis Devrigny, de Strasbourg
Jean Capitaine, de Ruffec
Louis-Ange de Colombe, du Puy en Velay
Charles Bedaulx, de Neuchâtel (Suisse)
Philippe Louis Candon, de Versailles
Léonard Price, de Sauveterre (Irlandais)
Jean Simon Camus, de la Ville Dieu (Franche-Comté)
Michel Monteau, de Saclay
François Armand Roger, de Nantes
Antoine Redon, de Sarlat
Jean-Éloi Lepas

Le « baron » de Kalb a 50 ans ; tous les autres entre 22 et 27 ans, excepté Dubois-Martin, et Devrigny, 36.

NOTES

[1] Partie de la structure du navire soutenant le pont
[2] Groupes de matelots, généralement sept, qui recevaient leurs rations en commun à l'heure des repas.



N° ISBN: 978-2-7599-0032-9

« Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. »

Vasca - UPblisher.com
11 bis, rue de Moscou
75008 Paris
E-mail : contact@upblisher.com
Site : www.upblisher.com